

LA BARRICADE

HISTOIRE D'UN OBJET RÉVOLUTIONNAIRE

Eric Hazan



autrement

Illustration de Eric Hazan

Collection « Leçons de choses »

**Une histoire vivante, dont les objets
sont les personnages inattendus.**



LA BARRICADE

Intermittente par nature et devenue symbole des combats de rue, la barricade est le lieu d'histoires singulières, souvent poignantes. Amas d'objets disparates, barriques (dont elle tire son nom), planches, moellons, charrettes, elle offre à un peuple d'ouvriers, d'enfants, de cantinières le moyen de s'opposer au pouvoir, bouleversant à chaque fois l'espace de la ville. Journée des barricades de 1570, barricades de la Fronde ou des canuts, barricades de la Commune : l'histoire de France, et plus encore celle de Paris, est marquée par ces objets hétéroclites et provisoires.

Dans un récit documenté et foisonnant, Eric Hazan livre une passionnante histoire de la révolte populaire dont la barricade est devenue l'emblème.

Eric Hazan est éditeur et écrivain ; il est notamment l'auteur de *L'Invention de Paris* (Seuil, 2002) et de *Une histoire de la Révolution française* (La Fabrique, 2012).

Illustrations de couverture : Laurent Rivelaygue
Imprimé et broché en Italie.

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**
Extrait de la publication

La barricade

Leçons de choses

Une collection dirigée par Christophe Granger

Les objets sont le lieu d'une mémoire silencieuse. Compagnons de vie, personnages inanimés des histoires de famille, marqueurs des appartenances sociales, ils portent sans le dire la trace du temps, des goûts et des humeurs dont est fait le tissu de nos existences. À qui veut bien poser sur eux un regard désaccoutumé, ils forment ainsi l'archive vivante de nos musées imaginaires. Des jouets de l'enfance aux *sex toys*, du bibelot empoussiéré à l'étoile jaune de Vichy, tous racontent une histoire individuelle et collective à la fois, une histoire de la vie quotidienne et des faits de société. L'apparition d'un objet, ses détournements, ses redécouvertes ou encore les modalités de son obsolescence (où sont passés les chapeaux d'antan ?) trahissent des bouleversements historiques d'envergure.

C'est toute l'ambition de cette collection que de proposer, sur les traces de cet « *infra-ordinaire* » qui ravissait Perec, un voyage au pays des objets.

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Chloé Pathé.

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

www.autrement.com

Eric Hazan

La barricade

Histoire d'un objet révolutionnaire

Éditions Autrement – Collection **Leçons de choses**

Extrait de la publication

« Au reste, les barricades sont des retranchements
qui appartiennent au génie parisien :
on les retrouve dans tous nos troubles,
depuis Charles V jusqu'à nos jours. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*

Ouverture

Que les rues soient utilisées comme champs de bataille, c'est peut-être aussi ancien que les villes elles-mêmes. Et dès les premiers combats urbains, on a sans doute cherché à s'abriter en empilant ce qu'on avait sous la main, planches, moellons ou charrettes. Mais la barricade, elle, n'est pas un retranchement ordinaire. Amas d'objets disparates, réunis dans l'instant, elle a une sorte de vertu, qui est de se répandre, de former un réseau qui quadrille l'espace de la ville. Cette faculté de multiplication rapide peut en faire un dispositif offensif : les barricades victorieuses, on le verra, sont celles qui engluent les armées de la répression, paralysent leurs mouvements et finissent par les réduire à l'impuissance par étouffement.

L'histoire de la barricade s'étend sur trois siècles. Elle débute au point fort des guerres de Religion, s'accélère au cours du *xix^e* siècle et se termine avec la Semaine

sanglante à la fin de la Commune. (Ses prolongements au xx^e siècle sont presque une autre histoire.) Elle se déroule principalement à Paris : invention parisienne, la barricade est le point commun de la plupart des émeutes, insurrections, révolutions qui jalonnent l'histoire de la ville et du pays – à la notable exception de la Révolution française, où son rôle est tardif et mineur. Par moments toutefois, elle s'exporte, comme à Lyon dans les années 1830 ou en Europe lors du « printemps des peuples » de 1848.

Écrire cette histoire n'est pas chose facile : la barricade est intermittente par nature, ce qui interdit d'en écrire une histoire gentiment linéaire. Ce qui a pourtant été tenté ici, c'est de montrer une continuité : dans cette forme symbolique de la révolte populaire, on rencontre tout au long des siècles les mêmes éléments matériels ou presque, et les mêmes personnages – gamins, cantinières, ouvriers, étudiants, qui défendent leur rue, leur quartier, leur mode de vie face à des forces toujours supérieures en nombre et en armement –, et de l'autre côté, les Suisses au service des rois ou les ruraux amenés par chemin de fer depuis le fond des provinces. Derrière les pavés, les fusils, les drapeaux, ce sont ces héros et ces héroïnes que l'on a cherché à faire revivre depuis l'anonymat où les a plongés l'histoire officielle.

On pourrait dire qu'il s'agit seulement d'une suite de défaites, les unes immédiates, sur le terrain, les autres retardées, où les forces de la domination finissent par

recupérer les acquis d'une victoire éphémère. Mais grâce à Baudelaire, à Blanqui, à Hugo, à Lissagaray, c'est une histoire toujours vivante, une source d'inspiration pour ceux qui ne se résignent pas au maintien éternel de l'ordre existant.

Mai 1588. Les barricades de la Ligue

Barricade : le mot apparaît pour la première fois dans les *Commentaires* de Blaise de Monluc, le chef de guerre qui commande les troupes royales contre les huguenots en Guyenne dans les années 1570. Il en a une certaine expérience personnelle. En septembre 1569, il attaque Mont-de-Marsan : « Les ennemis tiroient droict au pont, le long d'une grande rue, là où ils avoient faict une barricade, laquelle ne purent pas tous gagner car l'on en attrapa une bonne troupe par les chemins. [...] À la fin, les ennemis abandonnarent la barricade, et se jetterent dans l'autre ville par le guichet. » (Mont-de-Marsan avait trois murailles concentriques, l'attaque portait sur la plus extérieure.) La ville prise, Monluc fait exécuter la garnison. En juillet 1570, il assiège Rabastens, bastide fortifiée sur les bords du Tarn, « château le plus fort qui fust en la puissance de la royne de Navarre ». « J'avois fait porter trois ou quatre eschelles au bord du fossé

et comme je me retournay en arrière, l'arquebusade me fust donnée par le visage du coing d'une barricade qui touchait à la tour : je croy qu'il n'y avoit pas là quatre arquebousiers, car tout le reste de la barricade avoit esté mis par terre de deux canons qui tiraient au flanc. Tout à coup je fus tout en sang, car je le jettois par la bouche, par le nez, par les yeux. [...] Couvrant cependant le sang le mieux que je pouvais, je dis à monsieur de Goas : "Gardez, je vous prie, que personne ne s'espouvante et suivez le combat." » Un chirurgien « nommé Simon, me perça et m'arracha les os des deux joues avec ses doigts, si grands estoyent les trous, et me coupa force chair au visage, qui estoit tout froissé¹ ». Après la prise de la bastide, Monluc a encore la force d'ordonner « qu'il n'en échappe un seul qui ne soit tué ». C'est pendant sa convalescence qu'il écrira ses *Commentaires*, tandis qu'on lui confectionnait le masque de cuir qu'il portera jusqu'à sa mort pour cacher son visage détruit.

Mais la Guyenne est une terre lointaine, la guerre menée par Monluc contre Henri de Navarre n'est pas un grand chapitre historique. La naissance officielle de la barricade date d'une vingtaine d'années plus tard : le 12 mai 1588, les troupes régulières que le roi Henri III a fait entrer dans Paris sont cadennassées par le maillage serré des barricades dressées par la population et échappent de peu au massacre. Cette célèbre journée des Baricades marque à la fois un tournant dans les guerres de Religion qui déchirent la France depuis plus de vingt-cinq ans et la première utilisation massive et efficace du

dispositif, dont elle fixe pour longtemps les modalités pratiques d'emploi et la signification politique.

Le roi Henri III, qui régnait jusque-là en Pologne, était parvenu sur le trône de France en 1574 à la mort de son frère Charles IX (le roi de la Saint-Barthélemy). Il n'était pas populaire, en particulier à Paris qui était alors très catholique et traditionnelle. On brocardait son entourage, les fameux « mignons » qui passaient leur temps en duels et débauches diverses. On lui reprochait ses fantaisies, ses travestissements, son goût pour les petits chiens et les animaux exotiques. Pierre de l'Estoile, audencier à la chancellerie, d'opinion plutôt royaliste, relate dans son journal que le 14 juillet 1576, « le roi et la reine sa femme arrivèrent à Paris revenant du pays de Normandie, d'où ils apportèrent grande quantité de guenons, perroquets et petits chiens achetés à Dieppe. Entre ces perroquets, la plupart sifflés [dressés] par des huguenots, jargonnaient mille fadaïses et drôleries contre la messe, le pape et les cérémonies de l'Église romaine ; dont quelques-uns s'offensant, le dirent au roi, qui fit réponse qu'il ne se mêlait point de la conscience des perroquets² ».

Mais il y avait plus grave : Henri III avait accordé aux protestants des concessions – liberté de culte et places fortes – laissant penser qu'il n'était pas loin de soutenir leur cause. Pis encore, comme il n'avait pas d'héritier direct et comme son frère, François d'Anjou, était mort en 1584, son successeur sur le trône devait être son plus proche parent, Henri de Navarre. Que la couronne de France pût échoir à un protestant était pour

les catholiques, les Parisiens en particulier, une vision d'horreur, une éventualité inacceptable.

Paris, centre du catholicisme intransigeant, n'allait pas tarder à s'organiser sous l'impulsion de la Ligue. Cette force politico-militaire s'était construite autour de la famille de Guise, à Nancy, capitale du duché de Lorraine. Avec l'appui de l'Espagne et du pape, son but était d'assurer le maintien de la religion catholique en France et d'en extirper le protestantisme. Son chef était Henri de Guise, « le Balafré ». À Paris, la Ligue menait un travail de propagande et s'organisait pour une confrontation que l'on sentait proche. Le duc et ses émissaires parisiens avaient divisé la ville en cinq parties avec à la tête de chacune d'elle un colonel et quatre capitaines, tous guerriers d'expérience. Les prédicateurs prêchaient ouvertement contre le roi et son entourage, et des armes s'accumulaient à l'hôtel de Guise³.

Instruit par ses espions, le roi décida de brusquer les choses : il interdit au duc de Guise de venir à Paris « et que s'il y venait, les affaires étant en l'état qu'elles étaient, pourraient y causer une émotion de laquelle il l'en tiendrait à jamais auteur et coupable de tout le mal qui en adviendrait⁴ ». Le 9 mai, le duc brava cet ordre et fit son entrée, entouré seulement de huit gentilshommes. Une foule immense l'acclama sur son passage, criant : « Vive Guise ! Vive le pilier de l'Église ! » « Même qu'une demoiselle étant sur une boutique avait abaissé son masque et dit tout haut ces propres mots : "Bon prince, puisque tu es ici, nous sommes tous sauvés". » Il se rendit directement au Louvre, où

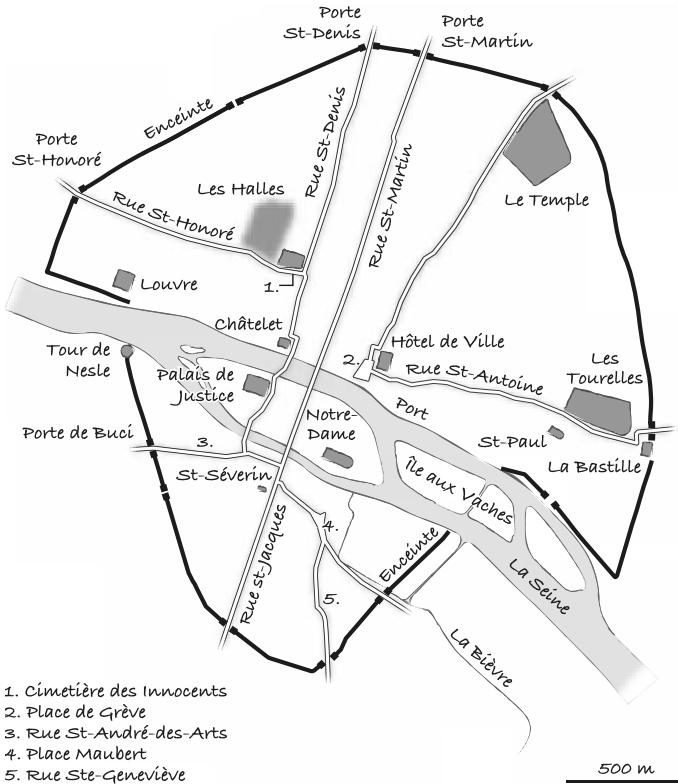
la réception du roi fut glaciale. Le duc se défendit de toute intention hostile mais il revint le lendemain, avec cette fois une escorte de 400 hommes, ce qui n'était pas fait pour faciliter une réconciliation, malgré les efforts de la reine mère, Catherine de Médicis.

Henri III avait pris des précautions : il avait renforcé la garde autour du Louvre et rassemblé une troupe de 2 000 Français et 4 000 Suisses, au nord de Paris, près de la porte Saint-Denis mais au-delà du rempart. Quand tout accommodement avec le duc apparut impossible, il ordonna une fouille complète de la ville pour chercher les armes et arrêter les infiltrés. La force nécessaire était constituée par les troupes massées aux portes de la ville, qui y firent leur entrée dans la nuit du 11 au 12 mai 1588.

Le jeudi 12 mai, le roi fit ranger les compagnies de Suisses et de Français au carrefour Saint-Séverin et au pont Saint-Michel, au marché Neuf sur l'île de la Cité, sur la place de Grève, au cimetière des Innocents et autour du Louvre. Il « tâchait par ce moyen d'exécuter ce qu'il avait déjà résolu avec son conseil, c'est à savoir de se saisir de quelque nombre des bourgeois de Paris, de la Ligue, des plus apparents, et de quelques partisans du duc de Guise [...] et faire mourir tous tels remuants et rebelles par les mains des bourreaux, pour servir d'exemple aux autres ligueurs adhérents au parti du duc de Guise ».

C'est cette intrusion qui déclenche la journée des Barricades. « À nostre lever, écrit Étienne Pasquier, le peuple void ce nouvel et inaccoutumé spectacle ; la

Quelques repères du Paris de la Ligue



peur se saisit de luy, estimant que ce fust une garnison, que l'on voulust mettre en la ville, nouveau sujet de servitude. Quelques-uns qui avoient plus de nez, jugeoient que c'estoit un preparatif encontre Monsieur de Guise, auquel on ne vouloit que le peuple apportast obstacle⁵. »

La ville de Paris, « où on n'avait jamais vu ni ouï qu'un y eût mis une garnison étrangère », avait toujours eu le privilège de ne pas recevoir de soldats à l'intérieur de ses murs, de ne pas avoir à les loger et de ne pas subir les brutalités habituelles en pareil cas. L'entrée des troupes était une atteinte à ce privilège communal, qui indigna toute la population, ligueuse ou pas. Si bien que la journée sera à la fois une insurrection politique menée par la Ligue et une révolte populaire contre l'introduction de soldats dans Paris. C'est cette double nature qui explique que la ville se soit soulevée d'un bloc : « Sur ce, incontinent chacun prend les armes, sort en garde par les rues et cantons, en moins de rien tend les chaînes et fait barricades aux coins des rues. L'artisan quitte ses outils, le marchand ses trafics, l'Université ses livres, les procureurs leurs sacs, les avocats leurs cornettes, les présidents et les conseillers mêmes mettent la main aux hallebardes. On n'oit que cris épouvantables, murmures et paroles séditeuses pour échauffer et effaroucher le peuple⁶. »

D'après la tradition, les premières barricades furent dressées dans la matinée autour de la place Maubert, selon les instructions du comte de Brissac, l'un des

lieutenants du duc de Guise. L'Estoile : « Les bourgeois du carrefour Saint-Séverin qui étaient animés et assistés par le comte de Brissac, qui avait dès le matin gagné le côté de l'Université, fait armer les écoliers et fait faire les premières barricades vers la rue Saint-Jacques et le quartier de la place Maubert. » À la fin de la matinée, le Quartier latin était couvert de barricades et dans la journée, c'était tout le centre de la ville.

Que Brissac soit l'inventeur de la barricade est bien possible. Ce qui est certain en tout cas, c'est que le dispositif qui fait alors sa première apparition à Paris n'a plus rien de commun avec les chaînes que l'on avait depuis longtemps coutume de tendre entre les maisons pour barrer le passage. Les barricades sont faites de charrettes renversées, de pavés, de meubles variés et surtout de *barriques* remplies de terre qui leur donnent leur solidité. Leur réseau est si dense que les soldats sont pris comme dans une nasse, sous le feu des barricades et des maisons riveraines. Un détachement qui tente de gagner la place Maubert depuis la Cité est bloqué par les barricades dans la rue Galande. « Les Suisses ne pouvant passer par ce moyen font halte. À l'exemple de cette barricade, chaque quartier fait le semblable pour fermer le pas aux autres soldats. »

Henri III, qui voulait éviter l'effusion de sang, envoya les maréchaux d'Aumont et de Biron organiser la retraite des troupes vers le Louvre – retraite difficile : « Si ne peuvent-ils tant faire, ces pauvres Suisses, jetant les armes bas et criant "Bonne France !" et à mains jointes "Miséricorde", que ce peuple furieux, depuis le

Petit-Pont jusques au pont Notre-Dame n'en tuât tout plein tant de coups d'arquebuses que d'autres coups de main et de grès et pierres que les femmes et enfants jetaient par les fenêtres. »

Le lendemain, le roi envoya le maréchal de Biron auprès du duc de Guise pour lui demander de ramener l'ordre dans la ville. Le duc se rendit dans les points les plus chauds et évita le massacre des Suisses. Sans lui, écrit L'Estoile, ils étaient tous morts. Pasquier : « La matinée fut pour le roi, jusques vers dix heures ; le demeurant du jour pour monsieur de Guise, lequel, se voyant au-dessus du vent, monte à cheval, en pourpoint, suivy d'une grande compagnie de gens, se promeigne par toute la ville ; usant certes de son bonheur avec une merveilleuse modestie. » Le duc de Guise fait dégager les Suisses bloqués dans la boucherie du Marché Neuf, et libère Le Gast, capitaine des gardes françaises, l'un des mignons du roi, réfugié dans une maison de la rue Saint-Jacques.

Cependant, la situation d'Henri III reste critique. Les autorités de la ville s'inquiètent. « Or, voyant le prévôt des marchands et échevins que ce peuple armé et mutiné qui toute la nuit était demeuré tumultuant, les armes au poing et bravant sur le pavé, continuait encore ce jour et menaçait de faire pis, soutenu sous main par le duc de Guise et ses partisans qui se renforçaient d'heure en heure et entraient à la file dans la ville, allièrent au Louvre accompagnés de quelques capitaines de la ville parler au roi, et lui remontrer que

s'il ne donnait prompt ordre d'apaiser ce tumulte, sa ville de Paris s'en allait perdue. »

Catherine de Médicis tente alors une conciliation. « La reine mère, laquelle tout au long de son dîner n'avait fait que pleurer, prend le chemin vers l'hôtel de Guise pour tâcher de pacifier cette émotion, laquelle était telle qu'à peine put-elle passer jusques-là par les rues si dru semées et retranchées de barricades, desquelles ceux qui les gardaient ne voulurent jamais faire plus grande ouverture que pour passer sa chaise. Enfin, y étant arrivée, elle parle au duc de Guise, le prie d'éteindre tant de feux allumés, venir trouver le roi duquel il aurait autant de contentement qu'il en pourrait espérer, et lui faire paraître en une si urgente occasion qu'il avait plus de volonté à servir qu'à dissiper sa couronne. À quoi le duc de Guise, faisant le froid, répond qu'il en était bien marri, mais qu'il n'en pouvait mais, que c'est un peuple, et que ce sont des taureaux échauffés qu'il est malaisé de retenir. Quant à aller trouver le roi, dit que le Louvre lui est étrangement suspect, que ce serait une grande faiblesse d'esprit en lui que d'y aller, les choses étant en l'état qu'il les déplorait, et se jeter faible et en pourpoint à la merci de ses ennemis. » (On peut s'étonner qu'il n'ait pas montré la même clairvoyance à Blois, où il fut assassiné.)

Mais le roi, voyant les barricades se rapprocher dangereusement du Louvre, décida de quitter la ville. « Sur les cinq heures du soir, ayant reçu avis par un de ses serviteurs qui, déguisé, se coula dans le Louvre, qu'il eût à sortir plutôt tout seul, ou qu'il était perdu, sortit

du Louvre à pied, une baguette à la main, comme en s'en allant selon sa coutume promener aux Tuileries. » Il partit à cheval par la porte Neuve⁷, suivit la Seine jusqu'à Chaillot et Auteuil, et prit avec une poignée de fidèles le chemin de Rambouillet.

Grâce aux barricades, le mouvement populaire et l'action des ligueurs ont chassé le roi de Paris. Le duc de Guise est le maître de la ville. Mais ces journées insurrectionnelles marquent l'apogée de la Ligue, qui ira dès lors de défaites en défaites – l'assassinat du duc à Blois, les batailles perdues par son frère, le duc de Mayenne, devant les troupes royales, les quatre années du terrible siège de Paris et, pour finir, l'entrée d'Henri IV dans la capitale le 22 mars 1594, point final des guerres de Religion.

Achévé d'imprimer en juin 2013 par Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement, 77 rue du Faubourg-Saint-
Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69EHAN000876.N001.
ISBN : 978-2-7467-3743-3. ISSN : 0753-3454
Dépôt légal : septembre 2013. Imprimé et broché en Italie.